

## Un théâtre qui grimace comme la vie

di Guy Duplat (La libre belge, 28/11/2003)

Bruxelles- On les attendait. Le public d'Avignon l'an dernier les avait ovationnés. Comment allaient être reçus en Belgique Pippo Delbono et sa compagnie?

La réponse mercredi soir fut sans bavure: le mélange d'émotion, de magie et de poésie si humaine a parfaitement fonctionné.

Dès l'entame, le metteur en scène italien abattait ses cartes: un vieux petit bonhomme s'avance comme perdu dans son monde de l'enfance éternelle. Bobò, le microcéphale que Pippo Delbono a recueilli après 45 ans d'asile psychiatrique, s'avance dans la lumière portant un lit de fleurs. Pippo Delbono parle abondamment de la guerre et de la paix, de ses rencontres à Sarajevo, de l'amour à la base de toute révolution selon Che Guevara. Pippo Delbono crie ou chuchote, impose sa forte présence. Et son petit monde apparaît petit à petit: Bobo bien sûr, "qui sera toujours un enfant" comme l'avait dit le psychiatre qui le lui a confié, mais aussi un SDF qui vivait sous les ponts de Naples, s'appelle Nelson et chante à l'américaine, Armando le polio qui se traîne sur ses jambes, et Gianluca, magnifique mongolien au visage d'enfant qui illumine tout le spectacle de sa poésie.

A' mi-parcours, la représentation s'emballe dans une vaste pantomime baroque, vrai cabaret du monde, plongeant dans une guerre débridée comme on ne l'a jamais vue. Cette Explosion d'images expressionnistes débouche sur de longs moments presque silencieux où Bobo et Gianluca reviennent, rescapés du monde, victimes ou survivants. Ils nous parlent d'un geste, d'un sourire d'amour.

Dans "Guerra", Pippo Delbono frôle la ligne rouge. On craint parfois que sa troupe ne devienne un défilé de cas sociaux, un cours des miracles qu'il instrumentaliserait pour créer à leurs dépens l'émotion recherchée.

Pippo Delbono s'en défend. Il les a pris, dit-il, "parce qu'ils sont beaux, parce qu'il y a un art qui sort d'un défaut, d'une blessure". Il est vrai que ces "éclopés de la vie" sont manifestement heureux d'être sur scène. Tous ils participent de manière étroite à la vie de la compagnie, comme tout acteur. La joie de Bobo et de Gianluca à l'heure des applaudissements répond largement aux critiques éventuelles. On frémisse à l'idée que Bobo aurait pu rester enfermé toute sa vie à l'asile si Pippo Delbono ne l'avait pas recueilli.

Non seulement ils ne sont pas exploités mais de plus ils apportent sans conteste une beauté magnifique, celle des grimaces de la vie, des blessures du corps et de l'âme qui permettent de mieux voir la beauté fragile des choses qui les rend encore plus précieuses.

La présence de ces marginaux, de ces gens dits "fous", n'est nullement gratuite. Elle n'est pas de la charité. Artistes au sens plein du terme, ils traduisent le monde dans lequel on est. Le texte ne dit-il pas: « nous les abandonnés, nous les méprisés, nous ceux du pur feu, nous ceux de la parole toujours en marche"? Et encore: « Je jouis du chant et de la danse avec chacun et avec tout le monde, et voici pourquoi, frère, je suis considéré un fou. »

Le malaise, s'il demeure, est alors le regard que ces éclopés nous renvoient, vers notre différence mais aussi vers notre fragilité. Car leur humanité, même grimaçante, même déformée est exactement la nôtre avec en plus une expressivité que si souvent nous refoulons.

« On ne çotoie pas la mort pendant dix ans avec le sida, pour jouer ensuite par seul souci esthétique avec des handicapés, nous expliquait Pippo Delbono qui a survécu au sida. L'éthique est capitale dans la démarche.

[Torna su](#)